

Luc Fraisse, *L'Éclectisme philosophique
de Marcel Proust*

Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne,
coll. « Lettres françaises », 2013, 1332 p.

Thomas Carrier-Lafleur

Université Laval et Université Paul-Valéry (Montpellier III)

Un livre de philosophie doit être pour
une part une espèce très particulière de
roman policier, pour une autre part une
sorte de science-fiction.

Gilles Deleuze, *Différence et répétition*

Il y a de ces livres-sommes, de ces livres-cathédrales desquels
on ne peut parler trop vite, d'abord parce qu'on a le souffle

coupé devant la masse qu'ils constituent. Une certaine prudence est aussi de mise, car on devine celle avec laquelle l'ouvrage a été construit, pierre par pierre, bloc par bloc. De tels livres confrontent le lecteur à la question de l'orientation, mais aussi à celle de la reprise. Quel est le meilleur point de vue pour juger de l'œuvre ? Après la lecture, comment faire pour trouver quelque chose à ajouter sans pour autant dénaturer les harmonies et les mouvements de cette petite musique que nous avons encore en tête ? *À la recherche du temps perdu* est un de ces ouvrages. *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*, la récente livraison de Luc Fraisse, qui est loin d'en être à ses premières armes, l'est à sa manière tout autant.

Un début dans la vie

Entre la « phénoménologie » et la « photographie », la « philosophie » a su trouver sa place dans le *Dictionnaire Marcel Proust*, publié il y a déjà dix ans (chez Honoré Champion). Pourtant rédigée par Françoise Leriche, une spécialiste de Proust au travail stimulant, force est d'admettre, sans plus attendre, que cette entrée ne nous apprend pas beaucoup sur les rapports de l'écrivain à la philosophie. On pourrait même ajouter que l'entrée « philosophie » du *Dictionnaire Marcel Proust* passe à la fois à côté de la philosophie et à côté de Marcel Proust. Prenons le second cas, celui de Marcel Proust – Marcel et non seulement Proust –, c'est-à-dire le versant biographique de la question. Après une brève citation des carnets de l'écrivain (d'ailleurs capitale, on y reviendra) et une autre de sa correspondance, l'entrée « philosophie » saute toute la dimension concrète de son propre enjeu pour enchaîner, à

différents degrés d'intérêt, avec une curieuse série de considérations abstraites à saveur philosophique. Puis se suivent une quantité d'intuitions conceptuelles qui, on doit en tant que lecteur le croire, ont pour but de constituer le socle de la réflexion des analogies entre Proust, son œuvre et la philosophie. Si un dictionnaire, et même un dictionnaire d'écrivain, a pour but de proposer des définitions afin de rendre plus clair un problème ou une situation, on peut dire que la « philosophie » du *Dictionnaire Marcel Proust* ne livre pas vraiment la marchandise. Ces intuitions, pistes et demi-vérités n'aident que trop peu la compréhension de la philosophie en tant que problème – au sens *philosophique* du terme, précisément – dans et pour l'œuvre de Proust. On l'a dit, l'entrée du dictionnaire passe même à côté de Proust lui-même. Dans quelle mesure ? Bien, pour la raison suivante : à aucun moment le lecteur n'est informé des études philosophiques menées, avec passion d'ailleurs, par le jeune Marcel Proust. Alors pourquoi une entrée « philosophie » dans un dictionnaire qui porte son nom ? Sans doute a-t-on supposé, à bon droit, que son œuvre, et principalement *À la recherche du temps perdu*, est en elle-même philosophique, qu'elle questionne, convoque la philosophie ou du moins certains de ces enjeux, par exemple la philosophie du sujet. Mais la question se pose : comment est-il possible que le dictionnaire fasse omission des études philosophiques de Proust, d'autant plus que le fait a été relevé par la critique depuis le début des années 1980, c'est-à-dire depuis le premier livre de Anne Henry, *Marcel Proust. Théories pour une esthétique* (1981) ? À l'inverse, l'enquête de L. Fraisse éclaire d'entrée de jeu cet élément essentiel à la résolution du problème. Dans le domaine de la philosophie, Proust a en effet acquis « une compétence au-dessus de l'usage, par l'intérêt

passionné qu'il a porté à la classe de philosophie le menant en 1889 au baccalauréat, puis par la lourde licence de lettres et philosophie qu'il a obtenue en 1895. Sa correspondance montre [...] que les connaissances acquises lors de ce *cursus* demeurent à tout instant présentes à son esprit parvenu dans sa pleine maturité, qu'elles peuvent ressurgir avec précision à toute occasion » (p. 13). Mais, de manière inexplicable, elles n'ont pas ressurgi dans l'entrée du dictionnaire exclusivement consacrée à cet enjeu. On pourrait interroger cette absence de manière (faussement) psychanalytique, en la considérant comme un acte manqué, voire comme un souvenir-écran qui veut cacher aux yeux du jeune et du moins jeune lecteur la réelle mécanique du problème de la philosophie. Cette absence vient aussi donner plus de poids – le poids de l'expérience – à la toute première page de *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*, affirmant que « les rapports de Proust, et plus particulièrement de Proust romancier, à la philosophie, constituent l'un des sujets les plus difficiles sur lesquels puisse buter, auxquels puisse s'affronter la critique consacrée à cet auteur » (p. 11). Mais force est aussi de constater que la critique ne se donne pas tous les moyens disponibles pour éviter les erreurs et pour se faciliter la tâche. Que les années universitaires de Proust ne soient pas présentes dans la notice « philosophie » de son dictionnaire est un fait encore plus troublant si l'on considère que, après tout, *Jean Santeuil* et la *Recherche* sont des romans de formation où le biographique a certainement son importance. Or, si les rapports de Proust à la philosophie (peu importe pour le moment le statut et la tâche que l'on peut attribuer à celle-ci) sont d'emblée complexes, il est ni plus ni moins ahurissant que l'on ne prenne pas en considération une des seules données concrètes, et à peu près vérifiables, que l'on puisse avoir sous la

main, soit la nature précise de la formation philosophique de Proust.

Mais ce n'est pas là toute l'histoire, car l'entrée « philosophie » du *Dictionnaire* montre à nouveau son manque de philosophie en passant aussi à côté des véritables enjeux philosophiques de l'œuvre. Alors que le premier paragraphe de l'entrée se termine par la suprématie du génie proustien sur toutes formes possibles d'influences, et en premier lieu d'influences philosophiques¹, le second paragraphe vient tuer dans l'œuf l'orientation d'une enquête qui aurait néanmoins pu être passionnante. « Certes, les notions de "réminiscence" et de "mémoire involontaire" n'avaient au début du xx^e siècle rien d'original ». Rien de plus faux, et c'est d'ailleurs contre une telle idée reçue (qui à sa manière témoigne soit d'un aveuglement soit d'une forme de paresse intellectuelle) que luttent plusieurs centaines de pages des quelque 1300 qui composent le dernier ouvrage de L. Fraisse : la mémoire involontaire proustienne est au contraire un concept qui n'existait pas avant la *Recherche*, ni en philosophie ni dans le roman. Ainsi, passer à côté de la philosophie, c'est donc de ne pas tenter de voir en quoi les deux notions les plus importantes dans le *roman* de Proust ont peut-être – et pourquoi pas – une *dimension philosophique originale*, celle-ci étant entre autres justifiée par de lourdes et

¹ « Proust revendique donc une "pensée" qui lui est propre, qui a d'ailleurs évolué ». En plus de se questionner sur la raison d'être des guillemets dans cette phrase, il est aussi normal de se demander à quel point cette posture n'en est pas une de relative lâcheté : on dit que la pensée mi-romanesque mi-philosophique de Proust est essentiellement et indiscutablement originale, pour s'éviter d'entrer dans la question – pourtant une des plus importantes – de l'étude des sources. Chercher l'analogie pour l'analogie est certes un défaut de la critique, mais penser qu'avant Proust, c'était le déluge en est certainement un autre.

approfondies études philosophiques. Si l'écrivain ne faisait, à l'instar ici de la critique, que ressasser les mêmes vieilles choses et les concepts poussiéreux, comment se fait-il que ces notions de mémoire involontaire et de réminiscence (souvenir pur) soient par ailleurs deux des plus importants morceaux du casse-tête proustien, sans compter qu'ils ont tous deux à leur manière donné l'élan et l'orientation à une entreprise romanesque qui a duré plus de 15 années ? Bien sûr, la question est rhétorique et caricaturale, mais le constat de la faible présence de la « philosophie » dans l'entrée éponyme de notre *Dictionnaire* n'en est pas moins pour autant paradoxal et difficile à comprendre. La philosophie comme enjeu nous montre que la critique proustienne, comme plusieurs autres plus souvent spéculatives que réellement en train d'enquêter, ne se réfère au « contexte » (mot essentiellement ambigu et qui, pour de bonnes comme pour de moins bonnes raisons, a mauvaise presse) historique et biographique que pour s'en détourner le plus rapidement possible, si bien que l'on peut douter de la pertinence de la rencontre et de l'utilisation. Une entrée de dictionnaire d'auteur n'est évidemment pas la place pour mener une enquête et pour partir à la recherche de sources, c'est l'évidence même, mais, voilà une autre question qui se pose, est-ce une raison pour balayer du revers de la main plusieurs enjeux qui n'ont besoin que du regard le moins soutenu et attentif pour justifier leur importance ? Autre question rhétorique à laquelle on n'a pas besoin de répondre. Mais il est clair que l'entrée « philosophie » témoigne d'un symptôme de la critique littéraire, surtout confrontée à un sujet en apparence aussi abstrait que celui des rapports entre littérature et philosophie : ne pas aller aux sources ou, si on le fait, y aller sans faire table rase dans son

esprit comme le héros-narrateur de *Du côté de chez Swann* se préparant à un nouvel effort de mémoire rendu nécessaire par le mystère de la madeleine trempée dans une tasse de thé. Voilà aussi un symptôme qui rend compte de l'opinion des littéraires sur l'activité philosophique, à savoir que, justement, elle n'est pas une activité, mais un jeu trop confus avec les mots et les concepts.

Citons une dernière fois l'entrée « philosophie » du *Dictionnaire*. Il s'agit de son dernier paragraphe : « Il n'y a pas de sens de l'Histoire chez Proust, qui n'est ni schellingien ni leibnizien, mais pas de pessimisme radical non plus. Une éthique. Éthique individuelle : il y a un "devoir" d'éclaircir ce qu'on a ressenti, au lieu de se contenter de la jouissance égoïste du monde ou du verbiage ambiant et creux, de la frivolité sociale ; un devoir d'*œuvrer*. » Un tel désir de clarté a de quoi surprendre, dans la mesure où la clarté est précisément ce à quoi le lecteur du *Dictionnaire*, avide de se faire une opinion sur les rapports entre Proust, son œuvre et l'activité philosophique, n'a pas encore eu droit. Exigence pieuse s'il en est une, mais exigence tout de même. Vouloir entrer dans ce panier de crabes qu'est « Proust et la philosophie » pour y faire de l'ordre, voilà une entreprise de clarté bien particulière, devant laquelle le *Dictionnaire* fait fausse route en proposant une synthèse abstraite et en se défilant devant les véritables nœuds du problème. À l'inverse, et c'est une des nombreuses raisons qui font de cet ouvrage un livre fascinant et essentiel, *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust* ne perd jamais de vue cette exigence de clarté et d'approfondissement, sans pour autant négliger, lorsque cela s'y prête, les considérations plus abstraites et, disons, plus hypothétiques. À la lecture de l'ouvrage, ce qui ressort est tout le respect de l'auteur face à la

démarche et à l'activité philosophiques, sans que jamais celles-ci soient placées hors d'atteinte de la littérature. « Proust et la philosophie » n'est pas une nouvelle Atlantide, mais encore faut-il savoir s'orienter pour mener une enquête qui a quelques chances de porter ses fruits. Les intuitions abstraites sont acceptées, mais seulement si elles reposent sur un plancher concret et vérifiable. Le fil rouge de cette enquête, à laquelle il nous faut dès lors nous intéresser, est le suivant : « ne laissons pas les mots penser à notre place » (p. 68). De cette exigence – d'ailleurs essentiellement philosophique –, naîtra la clarté nécessaire, telle que revendiquée illégitimement par l'entrée du *Dictionnaire*. Il n'est donc pas mauvais de considérer la philosophie non pas comme sujet de conversation pour ancien membre du « clan Verdurin » devenu critique littéraire, mais, à l'instar de L. Fraisse, comme une *profession* (les études de Proust ayant fait de l'écrivain un *professionnel* de la philosophie) et comme une forme de *science*, entre autres choses, car cela nous oblige à travailler.

Ou bien... ou bien

Notre travail est maintenant, sans être encore en mesure d'entrer dans les détails de cette passionnante aventure, de proposer quelques remarques générales sur la méthode choisie et opérée par l'auteur de *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*. L. Fraisse le rappelle lui-même dans son introduction (morceau de bravoure qui s'étale sur plus de 60 pages et qui, comme dans une symphonie, annonce tous les mouvements qui se développeront plus tard), le sujet « Proust et la philosophie »

a très tôt interpellé les lecteurs de la *Recherche* et a rapidement suscité bon nombre de commentaires. La critique proustienne a en effet été dès ses balbutiements séduite par les rapports entre Proust et la philosophie, même si, pour ainsi dire, cette séduction s'est presque opérée à l'aveugle. Aujourd'hui, à la suite de la publication des carnets, des brouillons et de la correspondance de l'écrivain (bref, *l'épître*), on sait que dès 1908-1909, soit au moment où Proust, pour ne plus en sortir, se lance dans la rédaction de son grand œuvre, la philosophie se mêle au roman pour formuler *la* question d'entre toutes les questions : « Faut-il faire un roman, une étude philosophique, suis-je romancier ? » L'identité se joint au devenir, l'ontologie se tourne vers la construction. Dans la tête de Proust, et jusque dans ses carnets préparatoires, la philosophie accompagne *naturellement* le roman, à moins que ce ne soit l'inverse. Bien que cette complicité – indispensable, on s'en doute, pour toute enquête philosophique sur l'œuvre proustienne – fût inconnue des lecteurs, elle a tout de même su se faire l'élément déclencheur de bon nombre d'études, dont certaines sont toujours lues et considérées dans la nébuleuse de la « proustologie » (nom amical qu'il est possible de donner aux études proustiennes). Une telle affirmation est, pour l'interprète, la générosité incarnée. Elle permet de se lancer tête première dans l'enquête philosophique, de relire la *Recherche* avec cette orientation. Or, et voici une première déception, ou, du moins, une première difficulté, dans le roman de Proust, la mention de philosophes ou de doctrines philosophiques ne dépasse jamais le statut de l'anecdote. L. Fraisse l'explique très bien, sans pour autant que cet état de fait vienne contrecarrer les ambitions de l'enquêteur : rarement le nom d'un philosophe ou d'une doctrine apparaît dans le roman, et, pis encore, si ce

rare fait arrive, ce n'est jamais au service d'un raisonnement philosophique, mais, tout au plus, d'une petite mécanique romanesque à visée humoristique. Aristote, Kant, Descartes et même Schopenhauer – que la critique, comme on va le voir bientôt, a pourtant tenté d'élire comme source principale de la pensée proustienne – ne sont que des prétextes romanesques faussement philosophiques. Par exemple, dans une page du « Bal de têtes », le héros-narrateur, retrouvant ses connaissances mondaines transformées par le poids des années, discute avec Gilberte, Mme de Cambremer, Rachel et Mme Verdurin, nouvellement Guermites. C'est de cette dernière qu'il est question ici : « Dans les milieux nouveaux qu'elle fréquentait, restée bien plus la même qu'elle ne croyait, elle continuait à croire que s'ennuyer facilement était une supériorité intellectuelle, mais elle l'exprimait avec une sorte de violence qui donnait à sa voix quelque chose de rauque. Comme je lui parlais de Brichot : "Il m'a assez embêtée pendant vingt ans", et comme Mme de Cambremer disait : "Relisez ce que Schopenhauer dit de la musique", elle nous fit remarquer cette phrase en disant avec violence : "*Relisez* est un chef-d'œuvre ! Ah ! non, ça, par exemple, il ne faut pas nous la faire²" ». Dans cette réplique géniale de Verdurin devenue une Guermites, se trouve peut-être une des plus grandes vérités sur « Proust et la philosophie » : « *Relisez* est un chef-d'œuvre ». L'enquêteur doit donc accepter que, à de nombreuses occasions, une piste philosophique mène non pas vers le Saint Graal, mais, bien au

² Marcel Proust, *Le Temps retrouvé* [1927], *À la recherche du temps perdu* [1913-1927], t. IV, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 569. Nul besoin de mentionner que L. Fraisse utilise savamment, et à quelques occasions, cette merveilleuse réplique, qui transforme en vaudeville l'hypothèse d'un Proust « schopenhauerien ».

contraire, vers un souvenir-écran. Le nom d'un philosophe ou d'une doctrine, plutôt que d'attiser nos sens et de nous inciter à partir à la recherche de la philosophie, est plutôt indicateur d'une méfiance que doit s'appropriier le lecteur en quête de lucidité philosophique et romanesque : « les philosophes se reflètent en Proust plus qu'ils ne commandent principalement sa pensée » (p. 559). C'est donc une curieuse enquête qui s'annonce, alors que les philosophes et les doctrines, en lieu de la pointer, cache la philosophie, la fragmente en une multitude de glaces déformantes.

Mais L. Fraisse nous fait bien comprendre que si la lettre de la *Recherche* n'est que peu philosophique, on ne peut pas en dire autant de son esprit. La pensée et le style proustiens se nourrissent sans cesse de matière et de forme philosophiques, aux horizons les plus variés. Et on peut parier que la grande majorité des études philosophiques sur l'œuvre de Proust est due à la richesse quasi inépuisable – en témoigne aussi la longueur titanique de *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust* – d'influences, de reprises et de sonorités romanesques. Bien qu'il la renouvelle de fond en comble, l'ouvrage de L. Fraisse s'inscrit volontiers dans cette tradition herméneutique, que l'auteur fait remonter au *Proust* de Beckett, publié en 1931. Bien que les années 1930 représentent une relative période de dormance pour les études proustiennes, L. Fraisse, établissant la généalogie du problème qui le pousse à reprendre l'enquête (p. 27-58), mentionne également les travaux d'Arnaud Dandieu (*Marcel Proust, sa révélation psychologique*) et de Charles Blondel (*La Psychographie de Marcel Proust*), auxquels va se joindre la thèse d'Henri Bonnet, *Le Progrès spirituel dans l'œuvre de Marcel Proust*, soutenue en 1944. À des miles de ces études timides mais fondatrices, un

autre versant, toujours actuel, est celui de la psychanalyse, où se mêlent philosophie, obsessions, roman et imagination. Parmi les études proprement philosophiques, c'est-à-dire où à la fois la démarche et les résultats sont philosophiques, L. Fraisse fait avec raison une place de choix au *Proust et les signes* (1964) de Gilles Deleuze – légitimation philosophique de l'œuvre proustienne, avec les bons et les moins bons côtés d'une telle réalité –, mais surtout à l'imposante somme d'Alain de Lattre, *La Doctrine de la réalité chez Proust*, publiée en trois volumes entre 1978 et 1984. Aux dizaines d'études plus ciblées, établissant des analogies entre un texte de Proust et un philosophe en particulier, L. Fraisse reconnaît et, sans pour autant s'enlever le droit d'intervenir et de critiquer (de manière toujours constructive), rend hommage aux livres de Vincent Descombes (*Proust. Philosophie du roman*, 1987) et, il fallait s'y attendre, de Anne Henry (*Proust. Théories pour une esthétique, Proust romancier. Le Tombeau égyptien, Proust et La Tentation de Marcel Proust*, respectivement publiés en 1981, 1983, 1986 et 2000). Sans jamais tomber dans une flatterie académique ou, au contraire, ne faire de la critique que pour avoir le plaisir d'entendre sa plume gratter le papier, L. Fraisse – dont tous les livres ont cette qualité trop rare d'être lucides et réflexifs –, tout au long de son ouvrage, dialogue avec tous ces auteurs et tous ces textes, car les études philosophiques sur l'œuvre du romancier ne sont pas étrangères et encore moins à exclure de la question « Proust et la philosophie ».

C'est là une autre qualité propre à l'auteur de *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust* : celle d'être un fin lecteur. Pas plus que les mots, les textes ne doivent penser à notre place, pourrait aussi dire L. Fraisse. C'est pour cette raison que son *Éclectisme*, tout en étant une étude sur Proust et son œuvre, fait

également office d'histoire de la critique littéraire. Un de ses chapitres, le cinquième (p. 307-355), manifeste cette qualité qu'a l'auteur de passer aux rayons X les textes qu'il découvre lors de ses enquêtes, de la correspondance de Proust jusqu'à ses commentateurs les plus insistants. « L'inconvénient du système », le chapitre en question, est exclusivement consacré à commenter les travaux de Anne Henry sur les sources philosophiques de la *Recherche*, travaux qui, malgré leur importance et leur hardiesse – sans cesse reconnues par L. Fraisse, qui est loin de pratiquer un geste de déconstruction –, représentent en quelque sorte l'antithèse de *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*. Ce cinquième chapitre vient clôturer la première partie de l'ouvrage, qui a pour titre « Position du problème ». Il faut s'attarder quelques instants à la rythmique de cette première partie pour voir en quoi la forte et longue critique adressée aux travaux et à la méthode de Anne Henry n'a rien d'un règlement de compte intellectuel.

En effet, au même titre que, comme nous l'avons proposé un peu plus haut, pour Proust la philosophie accompagne naturellement le romanesque, on peut tout autant dire que l'entreprise de L. Fraisse s'oppose en tous ses points à celle de Anne Henry. Le premier chapitre, « Littérature et philosophie mêlées », pose de manière plus que convaincante la nécessité de « repartir des données biographiques », surtout lorsqu'on se positionne devant un enjeu singulièrement cérébral comme peut l'être l'activité philosophique. Preuves à l'appui, le lecteur y apprend que, contre toute attente, ce ne sont pas les classes de rhétorique ou de littérature qui ont passionné l'étudiant Proust, mais l'enseignement de la philosophie. Ce premier chapitre fait ainsi plonger le lecteur dans cet univers – inusité mais fascinant – de l'enseignement de la philosophie au XIX^e

siècle, siècle à partir duquel tous les philosophes, à quelques exceptions près, seront d'abord et aussi professeurs de philosophie. Un de ces professeurs, dont Anne Henry avait déjà révélé l'importance dans le cheminement de Proust, est Alphonse Darlu, auquel *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust* consacre beaucoup de pages très instructives (entre autres celles sur sa transposition romanesque dans *Jean Santeuil*, ou encore dans *Les Déracinés* de Barrès). On découvre aussi la figure d'Élie Rabier, à partir de son manuel *Leçons de philosophie*, dans lequel Proust sera séduit par un certain ton et un certain vocabulaire, figure à laquelle on ajoute celles de Gabriel Séailles (auteur de *l'Essai sur le génie dans l'art*, ouvrage duquel Anne Henry fait grand cas), Émile Boutroux (traducteur de Leibniz, enseignant de la pensée de Kant), Victor Brochard (qu'il ne faut pas seulement réduire à son alter ego romanesque dans la *Recherche*, le professeur Brichot, mais est aussi auteur d'une thèse qui a pour titre *De l'erreur*), Victor Egger (*La Parole intérieure*), Jules Lachelier et sa philosophie de l'induction, Alfred Croiset et son enseignement d'Aristote. À ces figures s'ajoute également un manuel, coécrit par Janet et Séailles, ouvrage qui n'a plus de secret pour L. Fraisse, qui sait l'utiliser de manière constante et pourtant toujours nécessaire, *Histoire de la philosophie. Les problèmes et les écoles*. Bref, ce premier chapitre nous fait pénétrer dans « la bibliothèque virtuelle d'un apprenti philosophe des années 1890 » (p. 66). À chaque tournant, cette promenade philosophique et historique vaut le détour, et pas seulement d'un point de vue proustien. En effet, la documentation effectuée par L. Fraisse afin de mener son enquête a demandé à l'auteur de parcourir et, surtout, de lire et d'expliquer un corpus philosophique gargantuesque : plus de 500 ouvrages de philosophie, de l'œuvre complète d'un

Bergson, jusqu'aux traductions françaises de Schopenhauer, Kant, Schelling et des autres philosophes allemands, en passant par les éditions contemporaines de Proust du *Discours de la méthode*, de la *Monadologie*, sans oublier les productions des professeurs de Proust et un nombre impressionnant de manuels (avec ou sans extraits), dont certains dépassent le millier de pages. En somme, cette bibliothèque virtuelle des ouvrages que Proust a *probablement lus* – nuance majeure – a été *réellement lue* par L. Fraisse³ dans le but de mener avec exhaustivité son étude de sources. Trop souvent, en études littéraires, la comparaison est un geste gratuit, posé sans méthode et sans le retour réflexif adéquat. À l'inverse, l'étude des sources – méthode héritée de Gustave Lanson et que pratique avec maestria L. Fraisse, ouvrage après ouvrage – juge de la nécessité et la valeur des différentes comparaisons qu'elle cherche à effectuer. La situation est toujours la même : il faut partir du concret pour arriver à une forme convaincante et efficace d'abstraction. Le conceptuel, aussi stimulant qu'il soit pour la pensée, ne peut néanmoins se passer du biographique et de l'historique.

« Nous proposons une interprétation de la *Recherche* par rapport à son contexte d'émergence *donné à voir en temps réel* » (p. 68 ; l'auteur souligne). Comment ne pas voir à la fois la démence, mais aussi le génie d'un tel projet ? Car, pour donner à voir le socle philosophique de la formation intellectuelle de Proust et celui de son œuvre romanesque, il faut,

³ Et non pas lue de manière aléatoire ou de surface : « Les deux tomes de Rabier, insatisfaisants pour un lecteur de la *Recherche* à être feuilletés, reprennent toute leur valeur à être lus en continuité. Proust leur devra en fait beaucoup, parce que ce fut sa première lecture en philosophie » (p. 136), lit-on par exemple.

rétrospectivement, en faire la reprise, et plus encore une reprise au carré. C'est donc dire que l'enquêteur doit reprendre la même posture qu'avait adoptée celui sur qui il enquête, comme dans ces romans policiers où est rejouée la scène du crime pour laisser le suspect s'incriminer lui-même. Il faut donc lire *tous* les textes philosophiques que Proust a été *susceptible* de rencontrer chemin faisant dans son parcours, que ce soit de première main ou par la médiation d'un professeur. On apprend, par exemple, que Proust n'a jamais vraiment lu Kant, mais qu'il a pu en comprendre la pensée, puisqu'on la lui a enseignée avec insistance. Il faut en quelque sorte *devenir Proust*, pour être en mesure de rendre compte de la compénétration si particulière de la philosophie et de la littérature, agencement qui est à la base de son œuvre.

Le second chapitre, « Le processus éclectique », tend à éclairer la démarche de Proust apprenti philosophe. Cette démarche s'apparente – sans pour autant y adhérer totalement – au courant philosophique nommé *éclectisme* (du grec *eklegein* : « choisir »), qui consiste précisément dans une libre sélection, à travers l'ensemble des philosophies, des courants et des écoles, des éléments qui semblent pertinents pour constituer une nouvelle pensée philosophique. L'éclectisme, dont L. Fraisse fait l'histoire (de l'école d'Alexandrie à Victor Cousin, en passant par Cicéron, Leibniz, Diderot, Hegel) en ce deuxième chapitre de la première partie de son propre *Éclectisme*, peut ainsi être compris comme une sorte de *montage philosophique*, où la réunion de deux ou plusieurs éléments hétérogènes vient former un nouveau tout, comme si 1 et 1 ne faisaient pas 2, mais 3. *Ou bien... ou bien* : l'alternative n'est jamais entre l'une ou l'autre des entités, mais

dans leur entrechoquement, créant une nouvelle forme de vie, jusque-là insoupçonnée.

Popularisée en France par Victor Cousin, le chef d'école, la méthode éclectique est une entreprise plutôt curieuse qui présuppose l'éparpillement originel de la vérité philosophique. La tâche du lecteur de philosophie devient alors essentiellement *active*, dans la mesure où elle se fait sélection. Tel un « big bang » cosmogonique, on imagine la Vérité philosophique, d'abord unifiée dans un monolithe, s'être dispersée et se dispersant encore à travers les différents systèmes de la philosophie. Le travail du philosophe éclectique est donc celui d'un glaneur : il recueille, au gré de ses lectures, les fragments de vérité. Si cette démarche est importante dans le cas de Proust, au point que L. Fraisse l'adopte pour désigner sa propre enquête, c'est que – contrairement à ce que certains commentateurs ont tenté de faire croire – Proust, en tant qu'apprenti philosophe attiré par la littérature, ne sera jamais au service d'un système en particulier, mais il conçoit plutôt la philosophie comme un vaste terrain de jeux, un théâtre où la vérité se dévoile acte par acte, scène par scène, morceau par morceau. « L'historien se fait archéologue, spéléologue des systèmes » (p. 200), dit bien L. Fraisse, et on pourrait soutenir la même chose à propos de son propre travail d'enquêteur. L'étude des sources philosophiques de la *Recherche* demande une ouverture à tous les systèmes et, plus encore, un regard qui analyse et compare les différentes couches de ces systèmes. Il y a donc adéquation entre la méthode analysée par l'auteur et sa propre démarche.

Une fois l'éclectisme de Proust fondé en tant qu'orientation philosophique et méthode littéraire, les

troisième et quatrième chapitres – respectivement « Philosopher au jour le jour » et « Aristote à quatre pattes » – s’intéressent de manière générale à l’utilisation des connaissances philosophiques de Proust dans sa vie et dans son œuvre. Grâce à la correspondance de l’écrivain – que nul ne connaît mieux que L. Fraisse, celui-ci ayant publié deux livres sur le sujet –, on remarque son professionnalisme en matière de philosophie ainsi que la précision de ses souvenirs (on connaît la prodigieuse mémoire qui était celle de Proust, par exemple cette capacité à citer des textes littéraires, mais aussi des systèmes philosophiques). Les occurrences nombreuses de la philosophie dans ses textes permettent même de croire que Proust, devenant de plus en plus écrivain, a aussi le réflexe improbable de se positionner dans une certaine génération de philosophes. Proust, dans sa manière de se mettre en scène dans la vie quotidienne et professionnelle, tente de se construire un rôle bien particulier d’*écrivain philosophe*. Ces chapitres nous montrent que, paradoxalement, pour prendre place dans le milieu littéraire parisien, Proust se coiffe des plus beaux atours de la philosophie, allant même jusqu’à dire que son ambition est d’être lu par des philosophes. Néanmoins, à regarder les allusions aux philosophes importants de l’histoire de la philosophie dans la *Recherche*, comme nous l’avons mentionné plus haut, cette ambition se voit drôlement altérée. Ces mentions de philosophes sont mineures, comiques, dérisoires même, comme l’anecdote d’Aristote se promenant à quatre pattes devant une courtisane. « Si Aristote semble affecté dans la *Recherche* à illustrer les considérations sur le philosophe qui se dégrade en société, Kant illustre par prédilection une interprétation pseudo-métaphysique de la vie mondaine » (p. 291), écrit par exemple L. Fraisse. Sans entrer

dans les détails, on voit que, par la porte du comique, la littérature reprend ses droits sur la philosophie. Les philosophes deviennent, sous la plume de Proust, des personnages publicitaires ou humoristiques et leurs concepts et systèmes, des idées reçues. La philosophie est ainsi une « matière romanesque », argumente souvent, et avec des exemples toujours probants, l'auteur de *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*.

Nous en arrivons au dernier chapitre de la première partie de l'ouvrage, « L'inconvénient du système », où, comme il le devait et comme il l'avait annoncé, L. Fraisse porte son regard sur les travaux de Anne Henry. *Marcel Proust. Théories pour une esthétique*, le premier et sans doute le plus réussi des ouvrages de Anne Henry, se voit ainsi replacé dans son contexte de publication et de réception, alors que L. Fraisse met l'accent sur plusieurs des objections qui ont d'emblée été soulevées par les proustiens devant une pareille entreprise. Anne Henry, en faisant la lumière sur une partie de la formation philosophique de Proust – mais en ne faisant le travail qu'à moitié et en s'autorisant malgré tout un grand nombre de présupposés –, venait en quelque sorte réduire le génie du romancier, en expliquant les sources – dont la plupart se sont néanmoins avérées erronées, la philosophie de Schelling en premier lieu – philosophiques de son roman. En caricaturant à peine, la *Recherche*, sous la plume de Anne Henry, devenait un pastiche de la philosophie du sujet, telle que mise en avant par les philosophes allemands. Et il faut à nouveau ici rendre crédit à L. Fraisse : replaçant les travaux de Anne Henry dans leur contexte, en insistant sur les objections instantanées qu'ils ont provoquées, l'auteur en vient tout de même à les défendre, montrant en quoi plusieurs de ces objections sont biaisées par

des « raisons passionnelles », c'est-à-dire par le sentiment qu'avait la critique que Proust, ce monument intouchable, était attaqué et qu'il fallait le défendre. « Au vrai, le livre paru en 1981 restera l'une des plus importantes, l'une des plus marquantes enquêtes sur l'œuvre de Proust qu'ait produites ce XX^e siècle qui est maintenant clos » (p. 308), dit bien L. Fraisse sans arrière-pensée et sans supercherie, au même titre, pourrions-nous ajouter, que *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust* est à notre sens, et ce, sans conteste, l'enquête proustienne la plus importante du XXI^e siècle encore assez jeune, et rien ne suggère qu'elle ne le restera pas.

Toutefois, pour des raisons qui ne sont pas personnelles, mais qui touchent à la méthode, il est évident que L. Fraisse ne peut adhérer plus longtemps aux travaux de Anne Henry, bien qu'il en reconnaisse et qu'il en souligne volontiers l'impact. « Même si l'on ne peut en faire une ligne de conduite critique générale, il pouvait être bénéfique d'oser une fois bousculer Proust, de sous-entendre presque qu'il s'agit d'un imposteur, de démontrer brutalement ses mécanismes, sans se laisser impressionner par la somptuosité quintessenciée de ses épisodes romanesques, de dépecer son originalité à la lumière d'un contexte intellectuel. On ne saurait, disions-nous, prendre pareille attitude pour règle générale, parce qu'il faut en avoir les motifs, ce qui n'arrive pas, devant un grand écrivain, fréquemment même à l'échelle d'un siècle ; et parce qu'ici, le climat de violence latente et de désinvolture critique qui s'instaure ne peut durablement rendre compte de l'œuvre analysée ; à la longue, on y perd l'ensemble de Proust » (p. 309). C'est la principale différence entre les enquêtes de Anne Henry et de L. Fraisse : alors que la première entreprise est négative, critique, proposant une explication qui refuse de manière

presque maniaque toute forme d'originalité dans la pensée esthétique et philosophique de Proust, la seconde, à travers l'étude détaillée du parcours philosophique de l'écrivain et de la complexité des sources philosophiques de son roman, rend hommage à la hardiesse et à l'originalité de cette pensée. À cause de son rejet de la réalité de l'enquête – réalité d'abord et avant tout biographique⁴ –, Anne Henry se fait berner par les textes. L. Fraisse le montre bien : *Marcel Proust. Théories pour une esthétique* est une étude de sources qui renie le concept même d'étude de sources. D'une certaine façon, Anne Henry ne pouvait faire autrement, puisqu'elle n'est pas encline à considérer d'autres sources que celles qu'elle a préalablement édifiées : *grosso modo*, Schopenhauer et Schelling. Ces deux philosophes constitueraient, avec le sociologue Gabriel Tarde⁵, les bases *exclusives* de la cathédrale romanesque de Proust, qui ne se serait même pas donné la peine d'adapter leurs théories, mais qui les aurait tout simplement plagiées. Une telle logique, nécessaire au raisonnement de Anne Henry, fait de Proust le « dernier maillon d'une chaîne de perroquets », selon la belle expression de L. Fraisse. Or, les 1332 pages de *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust* nous montrent et nous remontent le contraire, en plus de remédier aux erreurs d'orientation de Anne Henry. À partir de lectures *hypothétiques* – encore Schopenhauer et Schelling –, l'auteure se défait de toute nécessité de fournir des preuves. La démonstration de *Marcel Proust. Théories pour une*

⁴ « Cet aveuglement sur l'apport biographique est, il faut le dire, général chez les philosophes abordant l'œuvre de Proust. Il faut là encore un certain éclectisme, pour accepter de prendre en compte simultanément l'élaboration abstraite d'une pensée et les données de la vie concrète » (p. 317).

⁵ Penseur qui, d'ailleurs, redevient actuel, sous la plume d'auteurs intéressants tels Bruno Latour, Yves Citton, Frédéric Lordon, Dominique Kalifa, et dont on réédite les œuvres complètes.

esthétique est alors plus proche d'un essai, voire d'une fiction (il était une fois Proust lecteur de Schopenhauer et de Schelling...), mais d'une fiction sévère et systématique. Elle se refuse les conditions nécessaires à l'apparition de la vérité. Une conséquence de ce refus, comme nous l'avons déjà relevé, est, pour reprendre les mots de L. Fraisse, « un aplatissement complet de l'invention romanesque » de Proust, et, plus encore, de son invention philosophique, car il y a bel et bien des idées philosophiques originales dans la *Recherche*⁶. Avec humour, mais aussi avec une grande lucidité, L. Fraisse va même jusqu'à proposer l'équation de la méthode « systématique » de Anne Henry faisant de Proust, non pas un apprenti philosophe, mais un vulgaire plagiaire : « épisode romanesque = un point de doctrine + une mode contemporaine » (p. 344). Tout le projet de L. Fraisse s'oppose à une pareille formule, à cette idéologie du plagiat, de la mode et de la redite. Il s'agit donc de « rendre Proust à sa culture éclectique », à se défaire de l'emprise du système et de la fermeture qui s'ensuit. *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust* n'est pas une enquête dont l'image médiatrice serait, comme celle de Anne Henry, le système, mais, de manière à notre avis beaucoup plus stimulante, l'image de la *série*. C'est de cette image qu'il nous faut maintenant rendre compte, avant de terminer notre recension.

Une des idées directrices de la méthode sérielle⁷, en opposition avec la méthode systématique, est de ne pas

⁶ L. Fraisse va très loin dans cette voie, proposant par exemple que « la dissertation esthétique du dernier volume de la *Recherche* constitue l'un des principaux écrits sur l'art du xx^e siècle » (p. 1253).

⁷ Sur la série en tant que méthode de recherche pour l'historien et pour la critique, nous renvoyons avec plaisir le lecteur vers les travaux d'André Gaudreault (principalement *Cinéma et attraction. Pour une nouvelle histoire du cinéma*), qui a su renouveler les études sur le cinéma des premiers

présupposer la fermeture de l'objet, du dispositif ou du phénomène étudié. Ce faisant, il s'agit, pourrait-on avancer, d'un *procédé d'induction empiriste* : l'enquêteur, à partir de ses observations « sur le terrain », proposera à titre d'hypothèse un certain nombre de lois générales. Mais, voici la nuance, ces lois peuvent entrer en concurrence, voire en opposition. Bref, si la méthode sérielle et inductive est à la recherche d'une vérité et d'une unité, il n'est pas nécessaire – et il est même à éviter – que celles-ci soient homogènes. L'enquête inductive découvre chemin faisant un certain nombre de séries qu'elle devra à la fois suivre et constituer. Chacune de ces séries représente en quelque sorte une ligne de vérité, tributaire du travail de l'enquêteur (qui doit avoir un esprit ouvert), mais qui en même temps le dépasse complètement. « Établir des sources, rapprocher clairement les textes, suppose que soit pris en compte le lecteur, le fruit de l'enquête étant la transmission d'un savoir réutilisable » (p. 322). Plongé dans *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*, le lecteur a ainsi la possibilité de suivre un certain nombre de voies, de favoriser une série ou une piste philosophique plutôt qu'une autre. À l'inverse, la déduction abstraite et systématique – consistant à ériger un système à partir d'une idée originelle mais non vérifiée, voire non vérifiable (c'est le cas de Schopenhauer : rien ne permet de confirmer que Proust a lu en totalité ou en partie *Le Monde comme volonté et comme représentation*) – est synonyme d'une unité homogène et fermée. Elle favorise une vérité déjà constituée et elle n'attribue à l'enquête, plus proche ici d'une forme de « propagande » herméneutique, que la maigre tâche

temps, en proposant une autre manière d'en faire l'histoire : une histoire éminemment multiple et sérielle. Nous croyons que cette méthode gagne à être reprise, étant applicable à bien d'autres domaines du savoir.

de valider – sans les altérer – les intuitions originelles de l'enquêteur. Voilà l'inconvénient du système.

La méthode sérielle, par essence dynamique et, c'est le mot, *éclectique*, encourage le lecteur à considérer la *Recherche* comme un tout ouvert et en mouvement, dans lequel s'entremêlent une quantité de séries philosophiques – parfois très visibles, parfois plutôt latentes –, sur lesquelles l'enquêteur, menant son étude de sources, doit faire la lumière. Ce que L. Fraisse dit du narrateur de Proust en conclusion de son *Éclectisme* pourrait tout aussi bien s'appliquer à son propre rôle d'enquêteur et d'historien : « grand couturier du tissu philosophique, il se montre apte à relier tous systèmes et toutes doctrines, en véritable Fortuny de la psychologie et de la métaphysique » (p. 1246). Comme le narrateur, L. Fraisse offre au lecteur le loisir et le luxe de ne pas choisir entre tous ces fils et toutes ces séries. Aussi, le loisir et le luxe de tout choisir, parmi cette « macédoine de références » (p. 1262), car la vérité éclectique répond d'un genre particulier de mélange.

« Comme un canard couvé par une poule »

Au terme de cette recension, même si certains enjeux ont pu être traités, il nous semble que rien n'a encore pu être dit sur la valeur réelle – la valeur concrète – d'un livre comme *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*. Nous n'avons fait que guider le lecteur au seuil de la deuxième partie de l'ouvrage, « L'éclectisme à l'œuvre », partie qui suit la mise au point au sujet des ouvrages de Anne Henry, qui nous semblait mériter un commentaire assez soutenu. À la suite de cette

confrontation entre le système et la série, il reste encore près de 1000 pages au lecteur à parcourir. Ayant posé sa méthode, positionné son problème, contextualisé son sujet, l'enquêteur, dans les deuxième et troisième parties de son ouvrage, peut dès lors se lancer dans l'interprétation, sans pour autant mettre de côté la dimension réflexive qui caractérise à la fois la méthode sérielle et l'étude de sources. Ainsi au chapitre 6, L. Fraisse montre en quoi l'ouverture de la *Recherche* (les étranges insomnies du narrateur, insituables dans l'espace et dans le temps) est un « laboratoire d'intense réflexion philosophique », « théâtre sous-jacent d'un nombre exceptionnel de débats » (p. 360), qui interpellent aussi bien les philosophies de Descartes et de Kant, que celles de Leibniz, de Malebranche ou de Schopenhauer. Au chapitre 7, il s'agit de montrer l'originalité proustienne du clivage entre le temps perdu et le temps retrouvé, bien que cette opposition pointe vers de multiples significations philosophiques connues de Proust. L. Fraisse, avec brio, et pas seulement dans ce chapitre ou dans cette partie de l'ouvrage, fait de la *Recherche* un *instrument philosophique* au premier sens du mot : un instrument qui pèse les concepts de la philosophie, et plus encore, qui les pèse dans la durée et dans leur contexte. Au chapitre 8, il est question de la signification originale que Proust, toujours à la fois fidèle et infidèle à la philosophie, donne aux concepts de « croyance » et de « loi ». Le chapitre 9 montre la sensibilité de Proust quant aux questions linguistiques. Il s'agit donc de la série « Proust théoricien du langage » (p. 529), série d'ailleurs passionnante à suivre pour le lecteur. Le chapitre 10 étudie Proust dans son rôle de théoricien de la mémoire : le romancier a su reprendre là où on les avait laissées les conclusions de son époque sur la nature et le pouvoir de la mémoire, et il a été en mesure d'y

faire de l'ordre. « Ce qui gisait, à l'état de réflexions sibyllines, de raisonnements ébauchés, au fond ou au détour de traités et manuels philosophiques, Proust l'installe dans un roman : il transforme l'idée courte en expérience longue » (p. 589). Le roman tel que pratiqué par Proust devient alors le milieu où expérimenter les séries philosophiques dignes d'intérêt, ce qui donne pour résultat, peu importe le sujet du débat, que le romancier « prend en charge tout le patrimoine de la philosophie occidentale, mais entièrement refondu dans une perspective originellement *autre* » (p. 602 ; l'auteur souligne). Au chapitre 11, on analyse ce qui paraît être la « visée fédératrice » de la *Recherche* : une « moderne philosophie du sujet » qui va même jusqu'à inclure le questionnement de la mémoire (p. 606), où l'on apprend, entre autres choses, qu'« il revient à Proust d'enrichir considérablement le sens à l'époque attribué au mot *impression* » (p. 613 ; l'auteur souligne). Au chapitre 12, section dans laquelle L. Fraisse propose un nombre impressionnant de comparaisons, on peut lire « le roman comme philosophie expérimentale » (p. 661) ou, mieux, le « roman expérimental de la philosophie, roman inductif » (p. 686).

Dans la troisième et dernière partie, « Devenir romancier », on nous donne à voir « l'éclectisme de Proust sous un nouveau jour : celui de la fréquentation des œuvres, de certains traités de philosophie » (p. 699). L. Fraisse se livre donc ici à une lecture plus ténue et plus attentive de certains grands textes et grands auteurs : Leibniz (chapitre 13 : « L'émergence du discours dans l'univers de la monade »), Schopenhauer (chapitre 14 : « Du côté de Schopenhauer ? », où l'enquêteur propose plusieurs centaines de comparaisons possibles entre la *Recherche* et *Le Monde comme volonté et*

comme représentation, sans pour autant contrevenir à sa méthode et perdre sa lucidité réflexive), l'école française de la psychologie (chapitre 15 : « La recette psychophysiologique et associationniste »), Séailles (chapitre 16 : « Séailles et la maîtrise esthétique »), Tarde (chapitre 17 : « Gabriel Tarde ou la philosophie faite roman » où, en fait, on se rend compte que c'est L. Fraisse lui-même qui a su faire de la philosophie un roman et, qui plus est, un fascinant roman) et Bergson (chapitre 18 : « Bergson, la confrontation suprême », chapitre de plus de 200 pages qui, en lui-même, aurait pu faire un livre). D'auteur en auteur, de texte en texte, un des rouages majeurs de la mécanique propre à l'enquête de L. Fraisse consiste à donner une image extrêmement précise de l'air du temps (ou de la situation contextualisée), par rapport à un contexte donné, pour ensuite montrer en quoi Proust s'y inscrit mais surtout en quoi et comment il est en mesure de s'en différencier, faisant de cette différence une puissance propre de la pensée du romancier philosophe, une médiation productrice. Ainsi l'enquête progresse dans la comparaison à coup de différences, au même titre que Proust devient de plus en plus philosophe alors qu'il se différencie de la philosophie. Tel un musicien, L. Fraisse joue avec les harmoniques, mais ne se gêne pas pour autant de montrer la beauté de certaines dissonances. Chaque nouveau philosophe, chaque nouvelle philosophie sont l'occasion pour l'auteur de proposer un nouveau couple de différence et de répétition. La philosophie offre ainsi une multiplicité de points de vue pour peser l'originalité et la force de l'œuvre de Proust, pourtant par nature inclassable, un « roman expérimental de la philosophie » (p. 1180 ; l'auteur souligne).

Le lecteur, de chapitre en chapitre toujours plus fasciné, se voit ainsi séduit par l'« inexplicable éclectisme » (p. 1225) de Proust. Comment en effet expliquer et comprendre que la *Recherche*, pourtant de bord en bord philosophique, reste néanmoins, et essentiellement, un roman ? Comment expliquer et comprendre que Proust, pourtant romancier jusqu'au bout de ses moustaches, produise toutefois un grand nombre de propositions philosophiques originales ? Proust et la philosophie, la philosophie de la *Recherche*, voilà ce « canard couvé par une poule » dont il est question dans la même page du « Bal de têtes » où est discuté le fameux *Relisez* de Schopenhauer. Cette image est juste, dans la mesure où l'on accepte qu'il soit impossible de trancher à savoir qui de la philosophie ou du roman représente respectivement le canard et la poule.

Mais la philosophie aime les paradoxes, sans doute pour leur intemporelle actualité. Alors aussi bien accepter que la *Recherche*, œuvre bipolaire s'il en est une, soit à la fois philosophique et littéraire, paradoxe sur lequel L. Fraisse, n'oubliant jamais le lecteur et le plaisir de la lecture, a su construire une cathédrale de plus de 1300 pages. Car, il faut le dire, au même titre que les écrits de Schopenhauer sur la musique, *L'Éclectisme philosophique* est un livre à *relire*. Comme l'avaient bien senti mesdames Verdurin et de Cambremer, c'est là la marque d'un authentique chef-d'œuvre.